

Le vieux bûcheron

Autor(en): **Valoris, Maxime**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1899)**

Heft 52

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-248670>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

une garnison de 200 hommes. Après Yverdon vient le tour d'Orbe qui est occupé le 22 octobre et de Les Clées qui est pris d'assaut. La Sarraz se rend tandis que son château est emporté et incendié. Le 25 octobre, les Suisses quittent Orbe pour aller attaquer Morges dont la garnison prend la fuite à la seule nouvelle de leur approche ; ils y entrent le 27 en compagnie des Lucernois qui viennent de rejoindre à leur tour l'armée expéditionnaire, tandis que les Zurichois arrivent par Moudon et Lausanne au nombre de 1500 sous les ordres de Hans Waldmann. Après l'arrivée des Zurichois et sur leurs instances, les Suisses marchent contre Genève qui est dévouée à la Savoie et lui imposent une contribution de 28.000 écus. Le 30 octobre, ils sont de nouveau à Morges d'où précédés par la terreur, ils vont sommer Lausanne de se rendre et lui font payer une somme de 9000 florins. Le 31 octobre, ils prennent le parti de rentrer dans leurs foyers en passant par Rue et par Romont qui leur ouvrent leurs portes, comme l'ont fait toutes les villes du pays de Vaud. Arrivés à Fribourg, où ils sont reçus triomphalement, les vainqueurs se séparent pour retourner chez eux par le plus court chemin.

(A suivre)

J. JECKER

curé de Moutier.

Le vieux bûcheron

Né dans les forêts des Vosges, le père Laverdure, — le seul nom qu'on connut à ce vieux bûcheron, — avait vu bourgeonner soixante-quinze fois les épais taillis et les hautes futaies qui boisent les collines et les montagnes de Remiremont à Gérardmer.

Epuisé par les rudes labeurs de son état, il avait vieilli avant l'âge et, depuis longtemps, son bras n'avait plus la force de manier la lourde hache, et ses jambes avaient perdu l'agilité nécessaire pour grimper dans les arbres.

Les jeunes lui avaient dit souvent :

— Voyons, père Laverdure, il vaudrait mieux rentrer au village. Vous savez bien qu'on ne vous laissera manquer de rien, et vous achèverez moins tristement votre existence.

Mais le vieux n'avait jamais voulu abandonner la cabane construite de ses mains, enfouie sous les verts rameaux des plantes grimpanes, où sa femme et son fils étaient morts ; il n'avait jamais consenti à sortir de la forêt, où il avait vécu. Il l'aimait, sa forêt, le vieux, cette belle forêt qui l'avait nourri, dont il connaissait tous les arbres et tous les sentiers, à laquelle pour lui tant de chers souvenirs étaient attachés. Et puis, que demandait-il, en somme ? S'il ne pouvait plus abattre les sapins avec les compagnons, il liait encore bien les fagots et il ébranchait tout comme un autre.

Que les jeunes gens, qui l'aimaient et le vénéraient, continuassent de lui donner une part de leur soupe, matin et soir, et il attendrait le jour où il irait rejoindre au cimetière du village la femme et le jeune gars qui y reposaient déjà.

Tout alla bien jusqu'à « l'année terrible ». Mais alors, quand les ordres de mobilisation furent lancés, et que déjà on entendait à la frontière gronder la sombre voix du canon, les bû-

chers partirent, les uns appelés dans les rangs de la mobile, les autres engagés dans l'armée active ; les femmes et les enfants rentrèrent au village pour laisser passer le fléau meurtrier ; mais le vieux père Laverdure ne voulut pas encore quitter sa chère forêt.

Il y resta seul. Vains et stériles furent les efforts faits pour l'arracher.

— Les Prussiens ne viendront pas par ici, disait-il ; le bois est un dédale dans lequel ils se perdraient et ils ne s'y aventureront pas... Et puis, que feraient-ils à un pauvre vieux comme moi ?

Le 3^e zouaves, qui faisait partie de l'armée des Vosges, reconstitué après les désastres du début de la guerre, marcha sur Remiremont et vint camper dans le pays.

On devait opérer une jonction avec les troupes que commandait le général Cambriels.

La forêt séparait l'armée allemande de nos braves soldats d'Afrique. Mais les Prussiens, renseignés par leurs espions, avaient conçu le plan de traverser la forêt et de couper la route aux zouaves, et, pour le mener à bien, une reconnaissance devait avoir lieu dans la nuit.

Le père Laverdure, qui ignorait tout, errait isolé dans les bois, faisant sa promenade matinale lorsqu'un bruit de pas se fit entendre et le surprit.

Qui donc était dans la forêt ?... Un désespéré qui fuyait et se cachait sans doute ?... Un espion peut-être ?...

Le vieux s'arrêta. Il se cacha derrière un arbre au tronc immense et s'accroupit sur le revers d'un talus, guettant l'inconnu qui s'avancé.

Des coups sourds venaient jusqu'à lui, et son oreille exercée reconnaissait le choc de la cognée sur le bois. Ce manège l'intriguait.

Là-bas, sur le sentier qui mène à la clairière des sapines, il aperçut un homme et peu après il le reconnut.

C'était Jean Riolla, un misérable chassé du pays trois ans auparavant à la suite d'un vol.

Le père Laverdure l'observa. Il le vit marcher, armé de sa cognée, étudiant les routes et frappant les arbres sur le chemin qu'il suivait.

— Ah ! misérable, se dit le vieux bûcheron avec rage, c'est une trahison que tu prépares ! C'est le chemin que devront suivre les Prussiens que tu traces, traître !

Si, à ce moment, le vieillard avait eu une carabine, il aurait ajusté l'espion et l'aurait abattu sûrement ; mais il attendit et une idée surgit dans son cerveau.

Lorsque Riolla fut loin et que l'on entendit plus les coups de son infâme cognée sur les arbres qu'il marquait, le père Laverdure se leva ; il courut à sa cabane et, lui aussi, il s'arma de sa cognée, de ce vieil et solide instrument de travail qui, si longtemps l'avait nourri.

Il vint à la clairière des grandes sapines et il reconnut les arbres marqués par le traître.

La route ainsi tracée conduisait par la ligne la plus directe au versant de la colline sur lequel campaient les zouaves. Les Prussiens, en suivant cet itinéraire, pouvaient arriver sur eux sans être vus, fondre à l'improviste et les massacrer.

Alors, le vieillard commença son ouvrage à son tour, il frappa de sa cognée les troncs des arbres, ouvrant sur l'écorce deux entailles en

— Jean-Marie ! Claudine !

Elle était déjà dans les bras de sa mère.

— Eh oui, s'expliqua le sergent, je n'ai trouvé que ce moyen-là pour l'arracher de là-bas, pour la ramener au pays.

Puis avec un regard sur l'assistance ;

— Mais, fit-il, je ne vois pas Claude ?

— Où don... est la demoiselle ajouta Claudine.

— Chut ! fit le sergent.

(La suite prochainement.)

croix, semblables à celles que le traître avait tracées.

Il suivit une direction toute opposée à la sienne.

Le père Laverdure arriva ainsi jusqu'au four à chaux qui était creusé à ras du sol, au milieu d'un chemin assez large.

Ses prunelles grises brillaient de lueurs farouches, et sa main, qui avait retrouvé une vaillante vigueur, ne tremblait pas.

Là, il s'arrêta.

Il s'approcha de la fosse béante qui trouait la route et regarda la chaux vive qui l'emplissait. Un rictus sinistre plissait son visage ridé et des lueurs de joie étincelèrent dans ses regards.

Il abattit autour de lui des branches longues et flexibles et il les jeta sur le four à chaux, les entrecroisant et recouvrant ainsi l'abîme. Il y ajouta des feuillages et il parvint à établir de la sorte un plancher fragile qui devait céder sous la moindre pression et dont on ne pouvait pas se méfier. Sur les feuilles, du reste, il jeta quelques pelletées de terre et tout autour il parsema d'autres branchages pour que rien ne parût suspect. Puis, son œuvre achevée, il s'éloigna. Il se cacha dans un taillis et attendit.

À la nuit, des pas se firent entendre et leur bruit se rapprocha rapidement.

C'étaient les Prussiens qui venaient en reconnaissance et qui suivaient le chemin tracé par l'espion.

Ils s'avancèrent et, trompés par les marques que la cognée du vieux bûcheron avait faites, ils se dirigèrent vers le four à chaux.

Le père Laverdure les vit, il les compta, ils étaient douze, conduits par un sous-officier.

Ils marchaient l'arme au bras, éclairés seulement par les pâles lueurs de la lune que les hautes frondaisons laissaient à peine pénétrer dans la forêt.

Le sous-officier reconnaissait les croix entaillées sur les arbres et guidait la marche, précédant les hommes de quelques pas. Il dépassa le four à chaux, ayant pris le bord du sentier.

Tout à coup, un bruit sourd se fit entendre et des cris retentirent. Les Prussiens venaient d'être précipités dans l'abîme brûlant d'où pas un ne devait sortir.

Le sous-officier, épouvanté, se retourna.

— Bravo ! cria aussitôt le père Laverdure d'une voix formidable, surgissant devant le Prussien sa hache à la main.

Et, avant que celui-ci ait eu seulement le temps d'épauler son arme, le vieux bûcheron retrouvant dans sa fureur patriotique la force de ses jeunes ans, brandit terriblement la hache et l'abattit sur le sous-officier en criant :

— Ce n'est pas la hache d'un traître, celle-là... Tiens !

Le Prussien roula la tête ouverte.

Les zouaves étaient sauvés.

Deux jours plus tard, le brave vieillard eut la consolation de faire saisir le traître Riolla, et c'est sous ses yeux que l'espion fut passé par les armes.

MAXIME VALORIS

AUX CHAMPS

Causerie agricole et domestique

Sur les cultivateurs. — Viande fumée. — Le chou. —

N'est pas bon cultivateur quiconque croit l'être, ne vous trompez pas ! Il y a pour mériter ce titre, si noble, un ensemble de qualités qui ne se rencontrent pas partout.

Avant tout il faut aimer le travail : connaître son métier : cela n'est pas douteux, car on ne s'improvise pas agriculteur. Avoir un capital suffisant, être intelligent : cela ne nuit jamais,